

6 SEPT.
1931

177

AVEZ-VOUS LU BARUCI?...
.....

« André GIDE »

par Ramon FERNANDEZ

L'Art d'accommoder le mal

On ne saurait reprocher à M. Ramon Fernandez, étudiant M. Gide, d'avoir trahi son auteur. A peine de l'avoir affadi, et peut-être l'inventeur de Lafcadio et de « faux monnayeurs » de tout genre se trouvera-t-il là trop innocent. C'est que M. Fernandez veut tirer d'œuvres qu'il démonte avec justesse et minutie, non seulement une leçon de goût littéraire, mais encore un manuel pour la conduite de la vie. En quoi il me semble qu'il n'a pas peur.

Il est instructif de lui entendre dire ce qui, dans M. Gide, a séduit la nouvelle génération. « Toutes les critiques que je pourrais adresser à Gide en mon nom propre », conclut-il, « reposeraient sur une louange : il est un de ceux qui ont rendu possible une reconstitution de l'homme à pied-d'œuvre, en détruisant toutes les fausses édifications qui dissimulaient sa nature et ses moyens véritables... » Ainsi, avant M. Gide, on ne voyait plus d'homme ou l'homme ne se voyait plus; depuis que cet annonciateur, s'étant affranchi de tout obstacle, de toute barrière, de toutes valeurs autres que les valeurs gidiennes, s'est manifesté, un homme nouveau a surgi, restitué, frais et neuf. Exactement ce que disait Rousseau... et exactement avec les résultats de Rousseau.

M. Fernandez justifie, approuve et s'excuse de n'approuver pas tout, de ne pas avoir toujours approuvé. Il analyse l'art de M. Gide avec conscience et pertinence. Il montre, au passage, de l'exactitude et de la pénétration. Il a, par exemple, sur Corneille et le héros cornélien, une ou deux pages qui nous ont ravi. Mais enfin il dresse une apologie de M. Gide et par là il mérite d'être compris dans la réprobation dont il convient de frapper ce maléfique auteur.

D'autant plus coupable qu'il le glorifie davantage à mesure qu'il le pénètre mieux. Il sent fort bien que M. Gide ramène tout à lui-même et met son esprit au service de son tempérament, de ses passions et de sa fantaisie. Il le loue, pédéraste, nous entendons M. Gide, d'avoir donné droit de cité à la pédérastie; il ne s'effare nullement de lui voir tourner le christianisme à un usage odieux. Il ne veut pas entendre l'orgueil et la folie démesurés qu'il y a dans un système où un homme, non pas l'homme, devient la mesure des choses et où une sensibilité monstrueuse s'acharne à détruire toutes les valeurs qui la pourraient contrarier...

Il est dommage que M. Ramon Fernandez reste à ce point gidien ou gi-

daisant et, plus généralement « moderne ». Dégagé de cette idée que l'univers n'existe qu'en fonction de quelques individus, il eût discerné le mal qui se cache dans son grand homme et rendu ce mal plus discernable par sa perspicacité. C'est ainsi qu'il met au jour, doublant la sensibilité hypertrophiée de M. Gide et, plus d'une fois, la dominant, un sens critique aigu, et figure ainsi de cet écrivain une image où l'on salue, dans l'idole d'une partie de la jeunesse du XX^e siècle, l'héritier de ce qu'il y eut de pire — ceci est de nous — dans les deux siècles précédents : la croyance absolue d'abord à la raison, puis à la passion... L'exemple de M. Ramon Fernandez lui-même prouve que la critique littéraire ne perd rien à se doubler de quelque philosophie.

Gonzague TRUC.